

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Des bonnes nouvelles

Jean-Guy Pilon

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilon, J.-G. (1971). Des bonnes nouvelles. *Liberté*, 13(1), 3–5.

Des bonnes nouvelles

SEIZE MARS 1971

Le Groënland, tout à l'heure, était tout blanc. C'est pareil, maintenant, au-dessus du Labrador : de la neige et de la glace. Des étendues de neige et de glace à vous faire rendre l'espoir et le cœur. Aujourd'hui, c'est le seize mars. Il y a peu de passagers dans l'aéroplane. Il fait soleil. Je rentre à Montréal. Je suis bien.

Le Labrador . . . c'est un beau mot. Cette terre devrait être à nous. Elle le sera sûrement un jour.

J'ai eu quarante ans l'automne dernier, la troisième semaine de la loi des mesures de guerre et de l'occupation militaire de Montréal. Quelques nuits auparavant six policiers, mitraillettes aux poings, étaient venus perquisitionner chez moi.

Quarante ans et si peu d'armes pour continuer à accomplir des choses, à créer des lieux de rencontre et d'amitié, à défendre son lopin de terre, sa petite place au soleil, son droit à la liberté.

C'est toujours la glace, la neige et l'éclatant soleil sur le Labrador. Le Québec se profilera bientôt. Et les grands bras du golfe me parleront de ma vraie famille.

J'ai quarante ans et si je regrette un peu cet âge c'est que cette longue partie de vie est derrière moi, que c'est autant d'enlevé sur ce que je voudrais faire et aimer.

Un peu de mélancolie, certes, mais surtout de la joie parce que je commence à être sage et à mieux savoir ce que

je cherche, ce que je choisis. Ce que j'aime, je l'aime très fort et ce que je mets de côté je l'oublie, je le raye de ma vie. Je n'ai pas l'oubli facile, mais plutôt définitif. Je n'admets plus que l'on fourre son doigt entre l'écorce et moi.

Cette longue route, parsemée d'échecs et de petites réussites, je crois l'avoir accomplie *beaucoup* avec mes camarades. L'amitié qui nous a unis a favorisé un certain nombre de gestes et de réalisations. Des créations. Et cette profonde amitié explique aussi que nous puissions nous réjouir autant lorsqu'il arrive une bonne chose à un camarade.

Je n'ai pas été mêlé à tous les mouvements qui ont passé autour de moi ; par timidité parfois, par incertitude, paresse ou manque d'intérêt. Par choix aussi, car je me rends bien compte qu'il est illusoire de s'imaginer que l'on peut tout faire, être partout à la fois. Surtout dans le domaine qui est le mien, la littérature et les lieux d'édition et de rencontre, de même que la radio, la belle radio.

Je choisis davantage depuis un certain temps. Et je compte bien faire dorénavant ce que je veux. Ce que j'aurai choisi.

* * *

J'ai retrouvé, un peu avant la quarantaine, un goût violent pour les choses concrètes, pour la matière et les gestes traditionnels de l'homme. Je pense que je me reconcilie avec mes origines paysannes et j'accomplis maintenant des gestes qui furent sans doute ceux de mon père.

Je suis devenu fort avide des biens de ce monde. Je veux posséder, prendre à pleines mains, goûter, sentir, voir.

Je suis.

Je me protège, aussi. De plus en plus, pour mieux jouir de ce que j'aime. Je protège ma vie.

Et je souhaite la paix. J'ai le goût des vieux meubles et des confitures, j'aime Jérusalem, je fais tout en mon pouvoir pour vivre mes rêves. Je suis vivant, j'exploite toute la vie. Je collectionne les cannes.

J'ai du temps à rattraper. Malheureusement je sais bien que je ne parviendrai pas à tout saisir de la vie, car un jour il y aura cette fin. Mais je fais l'autruche et je me persuade qu'elle n'aura pas lieu pour moi, que je serai l'exception.

J'aime Montréal l'été. Les berçoises, mes enfants dont je suis orgueilleux. Je rêve pour eux, avec eux. Nous inventons des histoires dont nous sortons toujours vainqueurs. Nous apprenons aussi à haïr, surtout depuis octobre. Car la haine peut être positive, devenir force de vie et défense.

J'ai deux secrets dans ma vie. L'un que je protège et dont je ne dirai pas le nom. L'autre que je peux dire ici : j'ai réservé à l'Hôtel Intercontinental, à Jérusalem, la suite 202 pour le jour du Jugement dernier. Car c'est de cette chambre d'hôtel sur le Mont des Oliviers, que l'on a la meilleure vue sur la vallée de Josaphat où le Seigneur, à la fin des temps, séparera les bons des méchants. Je veux voir tout cela, et prendre des photos en couleurs, quand tous ceux que j'aime, ayant subi avec éclat et louange le jugement du Seigneur, graviront le Mont des Oliviers et me retrouveront à la chambre 202 de l'Hôtel Intercontinental pour la plus grande fête que l'on aura vécue de mémoire d'éternité. Je sais que tous mes camarades y seront. J'aurai du vin du Carmel ainsi que ce petit blanc que fabriquent les moines du Monastère de Latroun aux flancs des collines de Judée, douces comme femme sous la main.

Je rêve, oui, mais je sais que ce rêve se réalisera. Je le sais.

* * *

29 AVRIL 1971

Debout, à la porte de ma maison, nous regardons la Côte Saint-Antoine et avec mes deux fils, nous parlons d'un certain anniversaire, de l'été qui reviendra peut-être, de notre camion.

Et nous attendons le prochain octobre car c'est en octobre que je déboucherais le premier pot de cerises à l'eau-de-vie que j'aurai fait au cours de l'été.

C'est là, je le jure, la totalité de mes préoccupations. Dorénavant, vivre pour le plaisir.

JEAN-GUY PILON